

VUE DE FRANCE

LUMIÈRES ET ROMANTISME

Le Choc de la Révolution

Les rapports entre les Lumières, le Romantisme et la Révolution française revêtent une apparence d'abord complexe, confuse, déroutante. Il est utile de les débrouiller et de les clarifier, parce que l'effort de comparaison permet de comprendre ces moments historiques mieux que ne le pourrait une étude séparée de chacun d'eux. De plus, il incite à formuler des problèmes généraux et à risquer des hypothèses explicatives globales — ce qui manifeste la fécondité du rapprochement et de la mise en relation active de ces termes. Une telle approche suppose toutefois la considération de quelques préalables et le respect de certaines précautions.

Préalables

Il faut tout d'abord se méfier d'une répartition chronologique trop rigide. Ce n'est certes pas sans raison que l'on situe les Lumières au XVIII^e siècle qui, de ce fait, serait justement le « siècle des Lumières ». Le Romantisme, lui, comme phénomène concret et déterminé, surgirait au début du XIX^e siècle.

Toutefois ce calendrier sommaire mérite de recevoir quelques nuances.

Le développement des Lumières comporte des décalages temporels importants, en Europe. Elles s'allument d'abord en Angleterre, brillent ensuite de tous leurs feux en France, leurs rayons ne touchent qu'ultérieurement les divers pays de l'Europe de l'Est, pour atteindre finalement l'Europe méridionale.

D'autre part, dans chaque pays, les Lumières ne conquièrent pas d'emblée l'hégémonie, et même elles ne se l'assurent jamais entièrement. Elles affectent des domaines très variés de l'activité humaine, et elles produisent en chacun d'eux des effets spécifiques,

et, souvent, successivement : l'économie, la politique, le droit, la religion, l'art, la vie de société ne vont pas au même rythme. Et puis, en chacune de ces instances, les Lumières se signalent par une agressivité fiévreuse, elles combattent les attitudes ou les institutions traditionnelles, tenues pour périmées ou inadéquates. Elles ne se placent donc pas seulement dans l'ordre des successifs, mais elles affrontent aussi nécessairement des simultanés. Il en va bien sûr de même pour le Romantisme.

Si l'on admet que la Révolution française est « le premier triomphe pratique de la philosophie », comme le prétendait Gentz en 1790, alors qu'il était encore kantien, et entendait par philosophie la philosophie des Lumières, alors, il faut aussi reconnaître qu'avant ce « premier triomphe », les idées et les hommes hostiles aux Lumières étaient restés plus forts qu'elles, dans un combat séculaire.

La « moitié d'ombre » que comporte toute clarté ne restait alors rien moins que morne. Elle déployait une grande activité, elle censurait, interdisait, embastillait, et même, image paradoxale, elle s'illuminait de bûchers.

De même, le succès du Romantisme, en son temps, ne prendra pas uniquement le visage idyllique de la séduction. Le Romantisme devra voisiner longtemps avec le classicisme et avec les survivances des Lumières, se heurtant à leur résistance opiniâtre.

Si l'on entend par Révolution le long processus révolutionnaire qui, engagé en 1789, se prolonge jusqu'à sa victoire en 1830, quand les intentions des premiers révolutionnaires atteignent leur réalisation définitive, alors on doit bien penser que les Lumières et le Romantisme y interfèrent souvent, parfois complices, parfois ennemis, dans un dialogue, ou une controverse.

C'est seulement rétrospectivement, dans la vue d'ensemble d'une longue période, que l'on peut caractériser légitimement les décennies qui précèdent la Révolution française comme un moment de progrès et d'expansion des Lumières, et les premières décennies du XIX^e siècle comme le vrai séjour du Romantisme.

Après avoir fait toutes ces réserves et ménagé toutes ces nuances, on peut comparer globalement les Lumières et le Romantisme. Sous de telles conditions seulement on admet la légitimité de la réunion par Hegel, dans un même chapitre de sa *Philosophie de l'histoire*, d'événements très éloignés les uns les autres, et sous un même titre : *Le siècle des Lumières et la Révolution française*¹.

1. Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Paris, 1963, p. 335.

Encore convient-il de mettre à l'épreuve cette relation elle-même. Comme beaucoup de ses contemporains, Hegel pense que la Révolution française a sa source, pour l'essentiel, dans la philosophie des Lumières. En conséquence, il tente de déduire les diverses étapes de cette révolution, bonnes ou mauvaises, de ces prémisses philosophiques.

Mais nous devons bien prendre maintenant en compte le fait que les Lumières, aussi bien que le Romantisme, restèrent l'affaire exclusive de ceux que nous appelons les intellectuels. Les Lumières ne purent éclairer que les écrivains, les savants, les magistrats, les avocats, les ecclésiastiques, les gens de loisir, nobles ou rentiers, des manufacturiers, des banquiers, certains artisans. Elles ne pénétrèrent pas dans l'antre des manouvriers, dans la chaumière des paysans, sous l'abri précaire des innombrables vagabonds.

Elles procurent l'un de ces privilèges qu'elles dénoncent en principe, l'apanage d'une minorité qui, à cause d'elles aussi, se tient pour une élite. L'immense majorité des vingt-cinq millions de Français demeure illettrée ou inculte, à la veille de la Révolution. Trouvera-t-on cent mille personnes, dans ce pays, capables de lire et de comprendre les œuvres des philosophes, assez faciles, et donc en mesure de les approuver éventuellement ?

Cette différence des Lumières, plutôt théoriques, et de la Révolution, plutôt pratique, creuse d'emblée une distance et crée un malentendu qui ne pourront que s'accroître avec le temps, dans l'engrenage imprévu des événements.

L'idéal des Lumières

Si l'on prend conscience, du moins, de cette discordance et de cette divergence, on se prépare à mieux saisir ce que furent les Lumières, car leurs traits se dessinent avec plus de relief si on les oppose aux traits caractéristiques respectivement de la Révolution et du Romantisme.

Comme l'indique le nom qu'elles se sont elles-mêmes attribué, elles manifestent d'abord, et symboliquement, un goût, une préférence pour ce qui s'offre à l'esprit en toute clarté et distinction. En France, l'héritage cartésien s'y fait valoir. On voit agir en elles une volonté d'explication, de mise en évidence, d'analyse, de refus des idées mal définies, inexplorées, irréfléchies et qui restent, comme on dit, obscures.

Mais cette clarté, cette évidence, cette transparence ne peuvent être approchées et appréciées, en dernière instance, que par la conscience individuelle. Celle-ci obtient donc une promotion intellectuelle et sociale, l'individu s'affirme comme juge suprême de ce qu'il comprend, admet, effectue. Il se soustrait à l'autorité extérieure qui prétend s'exercer en tant que telle, il abolit la distinction classique entre, d'un côté, les clercs et les prêtres, qui savent et jugent, et, de l'autre, les laïcs et les profanes, qui ignorent, obéissent et se taisent. Il proclame ce que Hegel appellera « le grand droit humain de la connaissance subjective, du discernement subjectif, de la conviction »².

Cette réhabilitation intellectuelle du sujet s'accompagne d'un affermissement et d'une justification de l'attitude individualiste dans l'existence. Et l'on soupçonne aisément que, loin d'être la cause de cet individualisme, elle pourrait en être plutôt une composante, ou l'un des effets.

Comme leurs préoccupations sociales et politiques restent cependant très fortes, car il leur faut procurer à l'individualisme toutes les garanties et toutes les protections indispensables, les philosophes élaborent des théories selon lesquelles, en accord avec certaines apparences, l'intérêt de chacun se combine spontanément, en fin de compte, avec l'intérêt de tous, de manière qu'en servant au mieux son égoïsme, notamment par le travail et le négoce, chacun favorise en même temps la survie et la prospérité des autres hommes. Ce rapport de réciprocité n'implique aucun renoncement, ni don ni pardon, pour l'essentiel, mais il s'établit et se maintient mécaniquement. Chez les philosophes des Lumières, la conception du monde et de la société porte ce caractère mécaniste, malgré quelques exceptions, comme par exemple chez Diderot ou Jean-Baptiste Robinet.

En conséquence, les Lumières confient tous leurs espoirs de réalisation à la force propre des idées et à leur expansion irrésistible. Effectivement, à partir du milieu du XVIII^e siècle, les Lumières se répandent en Europe : elles prennent l'allure d'une épidémie. Elles atteignent ceux qu'elles visaient spécialement, les souverains, les nobles, les détenteurs du pouvoir. Frédéric II n'accueille-t-il pas Voltaire ? Catherine II ne s'instruit-elle pas auprès de Diderot ?

C'est en éclairant, en éduquant les esprits, en les rendant plus raisonnables que l'on améliorera la réalité objective, que l'on

2. Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, Paris, 1985, tome VI, p. 1725.

orientera heureusement le cours de l'histoire. La plupart des hommes des Lumières placent leurs espoirs dans une conversion des souverains à la raison, dans une évolution progressive de l'état d'esprit des détenteurs du pouvoir, à tous les niveaux de la société, dans un développement régulier des germes de bon sens qu'ils déposent chez leurs contemporains, et donc dans un développement historique, mais un développement paisible, sans crises, sans guerres, sans révolutions violentes.

Vers 1789, tous les Français qui ont été marqués plus ou moins par la philosophie des Lumières, c'est-à-dire une partie de la noblesse et du clergé, la bourgeoisie et la petite bourgeoisie, les intellectuels, ne peuvent donc accueillir qu'avec faveur et ferveur la nouvelle de la convocation des États Généraux, l'appel royal à exprimer les doléances, la volonté de réformes qui semble s'affirmer au sommet de l'État.

Le choc

Le fait révolutionnaire va rapidement éclipser cette clarté, contredire ces intérêts, ruiner ces espérances. C'est tout empli d'amour que les députés du Tiers État se rendent à Versailles : ils vont devoir s'y battre aussitôt avec le hasard. A la place de l'idylle rêvée, la guerre implacable.

Alors, si l'on estime que les Lumières avaient balisé l'itinéraire normal de l'évolution politique française, on peut bien juger que la Révolution réelle représentera, par rapport à cet itinéraire prescrit, une sorte de dérive, d'immense dérapage.

Pour que les Lumières poursuivent leur expansion, après 1789, il faudrait qu'elles ne se heurtent pas à une résistance obstinée, à des obstacles pour elles insurmontables. Il faudrait que, selon leurs prévisions, les rois, les puissants, les superbes cèdent finalement à leurs instances, avec plus ou moins de bonne grâce. Il faudrait que les privilégiés renoncent à leurs droits, à leurs mœurs, à leur arrogance et, du point de vue social et politique, déguerpissent pour laisser s'installer, à la place de leur règne, un monde nouveau de liberté, d'égalité, de fraternité.

L'illusion des Lumières s'est d'un seul coup dissipée. Les privilégiés n'ont pas ôté une plume de leur chapeau, ils n'ont rien cédé, pour l'essentiel, sinon dans quelques propos démagogiques ; ils ont proféré les refus les plus méprisants et maintenu les distinctions outrageantes. Les députés du Tiers se sont heurtés à des

portes fermées, à des interdictions arbitraires, à des cordons de police, à des lignes de soldats étrangers au Tiers État, et à la France. Violence, donc !

Mais il y a violence et violence ! Les prophètes du XVIII^e siècle n'imaginaient certainement pas une violence aussi paroxystique que celle qui se déchaînera dans les émeutes parisiennes, dans la rébellion de Vendée et dans sa répression, dans l'invasion prussienne, à Fleurus, à Austerlitz, à Waterloo.

Il vient un moment où, s'étant constamment accrue, la violence change de qualité. Dans la Révolution, la violence a franchi les bornes dans lesquelles les Lumières auraient pu la tolérer.

A partir du moment où, pour tenter de réaliser le projet des Lumières, on faisait nécessairement usage de la force, ce projet lui-même commençait à perdre son sens. Les Lumières se voyaient ravir d'emblée le contrôle du mouvement, leurs principes se trouvaient pratiquement contredits par une révolution qui allait désormais jeter les individus et les foules dans une activité fébrile, passionnée, tumultueuse.

Après 1789, et jusqu'en 1830, le cours de la Révolution allait procéder comme à une réfutation impitoyable de leurs thèses principales.

Non seulement il montrait que les idées, même claires, ne détiennent pas en elles-mêmes un pouvoir de réalisation, une aptitude à s'inscrire dans l'objectivité, mais, bien plus, il allait révéler que, lorsque les idées se réalisent, par quelque moyen que ce soit, elles produisent en même temps autre chose que ce qu'elles visaient, qui les contredit parfois, et qui se montre souvent plus important pour le développement historique ultérieur.

Ce retournement des intentions dans leur effectuation, Chateaubriand l'a remarqué dans la Révolution française. Il aurait pu le déceler aussi bien dans les opérations de l'Ancien Régime, mais son hostilité à la Révolution le rend plus lucide. Il dresse avec complaisance une longue liste des intentions et des actions des révolutionnaires, déjouées dans leur exécution parce qu'elles ont obtenu le résultat exactement contraire au but visé.

Il en va ainsi de la destinée des Lumières dans la Révolution. On peut dire qu'elles y sont complètement bafouées. Mais les satisfactions qu'elles obtiennent se mêlent d'ingrédients étrangers. En fin de compte, la Révolution établit bien un régime de liberté, d'égalité juridiques et politiques, de lution fraternité. Elle libère l'individu des contraintes féodales, corporatives, traditionnelles. Elle accorde à tous les individus la même valeur juridique, leur attribue les mêmes

droits, les soumet aux mêmes devoirs. Elle permet un immense progrès du genre humain, améliore grandement la condition humaine. A bien des égards, elle fait surgir un monde nouveau.

Toutefois, l'ampleur même de son succès donne du relief à la pérennité de tout ce qui dans l'homme ne se réduit pas au citoyen, à l'univers obscur duquel elle ne s'est pas essentiellement intéressée, à l'univers des besoins, des productions, des professions, des échanges, des profits, à la fatalité duquel elle livre des hommes désormais libres et égaux : un univers dont les observateurs pourront dire, comme Candide du monde d'Ancien Régime, qu'il y a en lui « horriblement de mal ».

Le monde, devenu celui de la liberté, de l'égalité, et d'une plus grande fraternité, deviendra encore davantage qu'auparavant le monde des crises, des guerres, des révolutions. La Révolution ne met pas fin à la préhistoire animale de l'homme, comme l'avait espéré Mirabeau, elle ne met fin à rien du tout. L'histoire continue.

La dépendance de l'homme

Ceux qui en dressent le bilan, après 1830, ont du mal à croire qu'elle a été déterminée, caractérisée par les idées claires, que la théorie s'est accomplie, même au prix de quelque déficit. Ou bien ils imaginent l'intervention en elle de forces positives, inassimilables à des idées, ou bien ils ne la comprennent pas du tout, incapables de discerner rétrospectivement ce qui l'a réellement suscitée, ni la manière dont elle s'est déployée. Ils ne saisissent pas de fil conducteur dans ce chaos. Ils prêteraient volontiers à la Révolution personnifiée le sentiment du poète romantique : « Je suis une force qui va »...

Certains ne voient dans la Révolution qu'un amas d'événements ponctuels, dispersés, absurdes.

Les philosophes avaient imaginé un homme universel, immuable en son essence, mais affecté d'attributs accidentels, assez aisément détachables. Ainsi, dans un roi, l'absolutisme aurait été une caractéristique secondaire, effaçable sans que change la nature de l'homme qui la porte. Or, précisément, le roi Louis XVI a donné magnifiquement, parce que dramatiquement, l'exemple d'un homme qui n'a pas voulu renoncer à lui-même, se dénaturer, renier son essence. Il a joué presque parfaitement son rôle, en favorisant autant que cela en dépendait, le déroulement de la Révolution. Chaque fois que les révolutionnaires cédaient à la fatigue et sem-

blaient s'endormir, il a su les réveiller. A ce titre, la fuite à Varennes est géniale, ainsi que l'alliance avec les puissances étrangères.

Cette nature sociale et politique de l'individu se manifesta particulièrement pendant son procès. Plusieurs observateurs ont signalé que, s'il l'avait voulu, il aurait pu, simplement en tant qu'homme, se ménager la compréhension, se concilier la sympathie, ou en tout cas susciter la pitié de la Convention. Mais il s'est présenté en roi devant elle, ne voulant ou ne pouvant faire autrement que persévérer dans son être. Il a donc été traité et jugé comme tel, la monarchie a été décapitée en sa personne, et cet épisode, s'ajoutant à quelques autres du même genre, a conféré à la Révolution une puissance, une radicalité, une virulence jusqu'alors inégalées. Il a largement contribué à lui procurer la Contre-Révolution exceptionnelle qu'il lui fallait pour devenir elle-même : une Contre-Révolution à sa mesure, et capable de la pousser à bout.

Les monarques, les nobles, les bourgeois ne peuvent, sauf exception, dépouiller leur essence, le rapport social qui fonde leur être, leur activité, leur dignité. Le Romantisme répudiera la norme d'un homme universel. Il se complaira dans la représentation et la mise en scène des particularités individuelles, liées à des caractères sociaux, nationaux, provinciaux, en descendant parfois jusqu'au niveau du folklore et du pittoresque. A l'ambition du cosmopolitisme abstrait, il substituera, dans l'ère des nationalités, le goût des groupements historiquement constitués, et imposés aux individus comme un donné indépassable.

La considération de l'individu comme toujours compris dans des cadres ou des dynamismes sociaux, nationaux, culturels rend plus difficile une explication du comportement des hommes dans la Révolution par le jeu mécanique des intérêts et des égoïsmes individuels. Les individus y semblent emportés par une puissance supérieure qui assigne à chacun son rôle et sa fonction. La Révolution ne fonctionne pas comme une horloge, mais plutôt, si l'on tolère une comparaison audacieuse, comme un animal récemment évadé de sa cage et qui, traqué par ses anciens geôliers, tente de leur échapper par tous les moyens : elle risque toutes les ruses, ose tous les assauts, mord et griffe de tous côtés, se débat furieusement : *vaincre ou mourir* ! On ne saurait la comprendre sans la regarder d'un point de vue quelque peu vitaliste. Celui-ci s'impose et élimine bien des concepts périmés. Il est remarquable d'ailleurs que l'adoption de ce vitalisme dans l'explication historique s'accompagne d'une reprise du vitalisme en biologie et en médecine, à l'encontre de la tendance scientifique du XVIII^e siècle.

Certains romantiques se détournèrent de l'individualisme exaspéré, pour lui préférer au contraire un organicisme étatique dans lequel l'individu risque de se perdre.

L'obscur

Après tout cela, que subsiste-t-il de la pensée des Lumières ?

Elle n'est pas entièrement étouffée. Elle survit en certaines individualités qui s'y accrochent dogmatiquement. Elle cohabite en d'autres, avec les tendances nouvelles, non sans contradictions et déchirements. Elle se transfigure, jusqu'à en devenir méconnaissable, chez les romantiques et chez les réalistes.

C'est comme si les Lumières, frappant le prisme de la Révolution, se diffractaient en rayons multiples diversement colorés.

Ceux que les résultats de la Révolution déçoivent s'orientent vers le Romantisme. Ils jugent sévèrement l'état dans lequel se trouvent la France et l'Europe au début du XIX^e siècle. Ils constatent la suprématie de l'argent, le règne du négoce, de l'esprit bourgeois. Que les Lumières étaient belles, dans l'obscurité ! Mais maintenant, on voit ce qui s'y cachait au fond, et dont le neveu de Rameau avait décrit la naissance : tout est à vendre !

Alors, ils se laissent séduire par une autre vue des choses, une nouvelle idéologie, encore plus dispersée entre ses porteurs que ne l'étaient les Lumières. Il est extrêmement difficile de donner du Romantisme une définition ou une caractéristique exhaustive. Pourtant, ce mouvement ne manque pas d'une certaine unité. Peut-être le désignerait-on valablement comme un goût de l'infini, par opposition à la finitude des Lumières. Plus concrètement, il se reconnaît à quelques signes, plus ou moins bien regroupés : l'anti-intellectualisme, l'anti-utilitarisme, le sentimentalisme, le consentement à l'obscur, à l'explicite, au mystérieux.

Détestant la Révolution et ses souvenirs, la plupart des Romantiques se tournent vers le passé. Il vaut mieux en revenir à ce qui existait avant elle, et, en politique, à l'Ancien Régime, ou même à la féodalité.

C'est là un romantisme désespéré, qui a conscience de la perte irrémédiable de ce passé, du caractère illusoire, ou même ludique, des prétentions à le récupérer. En général, ce romantisme sert simplement de parure ou d'alibi à une politique actuellement réactionnaire.

Encore convient-il de nuancer cette appréciation. D'abord, ses doctrinaires, pour mieux souligner la supériorité du passé, critiquent le présent d'une manière parfois très pénétrante, et en cela rejoignent involontairement et aident ceux qui le critiquent en faveur d'un autre avenir.

D'autre part, chez les plus lucides d'entre eux, la critique de la Révolution ne va pas sans la reconnaissance de certains de ses mérites, ou sans la réfutation de quelques reproches trop faciles. Les apologistes de la Révolution peuvent prélever quelques arguments dans l'œuvre de Joseph de Maistre.

Et surtout, la Restauration étant à la lettre impossible, compte tenu de l'irréversibilité des faits historiques et de la permanence de leur souvenir changeant, tout ce qu'ils parviennent à proposer ne peut constituer, dans la situation où ils le font, qu'une innovation effective, ayant pour condition de réalisation parfois une nouvelle révolution — ce que de Maistre a bien vu.

A cette époque, la Contre-Révolution est plus révolutionnaire qu'elle ne le croit, ou qu'elle ne le voudrait.

D'autres formes de romantisme, issues de semblables prémisses, la contredisent dans leurs conclusions. On ne peut pas dissocier complètement le romantisme des explosions révolutionnaires de 1830, de 1848, et même de 1871. L'irrationalisme, le vitalisme, la passion, dans la déception du monde présent, n'appellent pas exclusivement la fascination du monde perdu. Ils peuvent aspirer à un monde nouveau, même si cette aspiration néglige trop les conditions réelles de l'action, même si elle s'enivre d'utopies.

Dans la société de liberté et d'égalité juridiques et politiques, institutionnalisée par la Révolution française, les Romantiques remarqueront, en général, les défaillances, les manques, les injustices, l'échec relatif par rapport aux intentions originaires. Ils choisiront entre deux voies opposées.

Les uns opteront pour une suppression de la liberté et de l'égalité décevantes, pour l'abolition des institutions républicaines et démocratiques, pour la réanimation des vieilles croyances et des traditions archaïques.

Les autres travailleront à une extension de la liberté et de l'égalité, à une compensation de leur déficit actuel, pour une émancipation de l'homme qui lui ferait franchir les bornes du politique et du juridique.

La troisième voie

On peut estimer que ces deux mouvements du Romantisme se fourvoient en quelque mesure. En s'opposant terme à terme aux Lumières, celui-ci tombe dans le même dogmatisme qu'elles, et souffre de cette unilatéralité, comme elles.

En s'en tenant aux principes et aux méthodes des Lumières, on ne réussit pas à intégrer la Révolution française au cours de l'histoire d'une manière compréhensible. Elle devient un mystère, un scandale pour les Lumières. Le Romantisme, lui, s'en tenant au fond aux mêmes principes et aux mêmes méthodes, accueille ce mystère comme tel et s'en satisfait.

Pour ceux qui ne renoncent pas à comprendre, et notamment à comprendre l'histoire, la Révolution française, en faisant en quelque sorte éclater le globe des Lumières, après coup, et en condamnant le Romantisme à l'aveuglement, a aussi ouvert une autre voie.

D'abord, elle a créé elle-même les conditions d'une prise de conscience et d'une connaissance de ce qu'elle était. La période post-révolutionnaire a produit un foisonnement d'historiens de la Révolution, qui se sont évertués à démêler le chaos apparent, à explorer l'enchevêtrement des chemins parcourus et, surtout, à identifier sous la brume des apparences les forces réelles dont l'affrontement avait produit, puis, effectivement conduit, le long et tortueux processus révolutionnaire.

Cet effort conduisait à montrer que si la Révolution française paraissait obscure et irrationnelle, selon les critères édictés par les Lumières, c'est peut-être que l'on ne la regardait pas d'une manière véritablement rationnelle, et que les Lumières, quels que fussent leurs grands mérites, n'étaient pas encore aussi lumineuses qu'elles le souhaitaient.

Devant un objet tel que la Révolution, leur logique — très judicieuse, et indispensable — ne pouvait suffire. Il convenait de l'affiner, de la rendre plus subtile et plus souple, de découvrir une nouvelle manière de penser et d'agir.

Il ne fait pas de doute que le spectacle et l'expérience de la Révolution française, plus encore que d'autres incitations, efficaces elles aussi, ont contraint Hegel à apporter à la logique traditionnelle des améliorations qui lui permettent d'accéder à ce que les Lumières ne parvenaient pas à assimiler et que le Romantisme renonçait à examiner : une logique pour laquelle ce qui reste mystérieux et obscur au regard des Lumières devient transparent et contrôlable. Qu'il ne reste rien dont la pensée humaine ne puisse se l'approprier !

Les Romantiques ont décelé, dans l'histoire, quelque chose d'actif, sous-jacent, caché d'abord, que les Lumières n'avaient guère soupçonné et dont la Révolution française a donné une manifestation éclatante. Les Romantiques ont pris acte du grand tremblement de la terre des hommes et ont bien senti qu'il devait avoir une origine. Il l'ont crue impénétrable. Il revenait à d'autres qu'eux de rechercher, avec des outils intellectuels différents, quelle est la source des cataclysmes historiques.

La Révolution française n'a pas été un choc fatal pour les Lumières seules ! Les romantiques ne s'en sont pas remis. Et peut-être, malgré bien des conquêtes et des progrès, ne l'avons-nous pas encore digéré, amorti. Une révolution comme celle-là, la mémoire ne l'enregistre pas facilement.

Jacques D'HONDT
Université de Poitiers